lettres à nos amours

Illustration de couverture • **Alex Alagbé**

lettres à nos amours

Un recueil collectif

dirigé par Lise Paco

Litt'Orale

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.»

En l'absence d'autorisation formelle, seul le site web Litt'Orale est autorisé à publier cette oeuvre collective.

© 2019, Litt'Orale. Tous droits réservés.

0 € - ISBN 978-2-9570913-0-0

à nos amours

Le grand amour est ce pont entre les cultures, les époques - que les moeurs évoluent que le langage diffère - qui témoigne de son caractère intemporel et universel. Qu'on le cherche encore et l'espère, au risque de ne pas le vivre, à trop l'idéaliser, qu'on l'ait trouvé, pleinement vécu, qu'on l'ait perdu pour un moment ou pour toujours, l'amour est ce fil rouge de nos émois intimes. A tous les âges de la vie. Il est ce trait d'union entre deux êtres si dissemblables. Ainsi, à la fois énigme - pourquoi lui.elle, pourquoi moi ? - et évidence - parce que c'était lui.elle, parce que c'était moi. Si unique, si puissant, mais aussi, si fragile... Trouble, désir, plaisir, déception, passion, jalousie, tendresse, manque, confiance, rancoeur, perte, renoncement, recommencement... C'est toute la palette de ces émotions amoureuses qui s'exprime à travers les lettres et illustrations de ce recueil, comme autant de témoignages d'amour avec un grand A.

Sommaire

4 [À] Propos
5 Sommaire
6 Ecouter
7 Sélection
8 *Mémoires et sources de vie* • **Elsie Fautrat**
10 *Je pense à toi* • **Armelle Le Golvan**
11 *Sans-titre* • **Muriel Dorembus**
12 *Pas d'impossible* • **Estelle Sciortino**
14 *Lettre de Sacha* • **Anna Deleuil**
15 *A nos amours* • **Olivia HB**
16 *Ton parfum* • **Fanny Crubellier**
18 *Thanatographie* • **Catherine Liliane**
20 *Lettre éphémère écrite sur un trottoir par un enfant de six-huit ans et effacée quelques heures plus tard par un orage* • **Patrick L'Écolier**
21 *Porte des Lilas* • **Mathieu Maysonnave**
23 *A tes billes noires* • **Lise Paco**
25 *L'instant refuge* • **Arnaud Martin**
26 *International BB* • **Anthony Sitruk**
28 *Je t'écris* • **Marianne Desroziers**
29 *Les énamourés* • **Florent Lucéa**
30 *Non lieu* • **T2M**
34 *La correspondance d'Adèle Block-Bauer* • **Alice de Castellanè**
36 *Curves* • **Emmanuelle Meffray**
37 *La brèche bleue* • **Diane La Blanche**
38 *A l'instance d'amour. Dans toutes ses incarnations. Une lettre de reproches* • **Barbara Suie**
39 *Fusion* • **Emmanuelle Rabu**
40 *Autre lettre à France* • **Jean-Marc Sire**
42 *J'veux pas* • **Marie Mad Moi S'Ailes Perchée**
44 *Se jeter à l'eau* • **Michel Vautier**
45 *Lettre de Lily - Marseille, 20 octobre 1938* • **Guylaine Monnier**
47 *A qui déjà ?* • **Bastien Lebis**
49 Artistes
55 La revue sonore

Lettres à nos amours est un **recueil sonore**.
Pour accéder à la version audio de chaque texte, rendez-vous en ligne :

https://litt-orale.com/anosamours

Sélection

32 artistes

18 textes

9 illustrations

6 voix

Comité de sélection

Alex Alagbé
Fabrice Décamps
Alexandra di Folco
Olivia HB
mattbed
Guylaine Monnier
Lise Paco
Olivier Poupet
Anthony Sitruk
Barbara Suie

Ma Georgia,

Je t'écris avec beaucoup d'humilité parce que j'ai appris que les années ne nous rendent pas sages, seulement dociles. Il est déjà 19 heures mais l'air est encore chaud (tellement chaud que Nathalie vient de m'appeler pour savoir si tout va bien, avec la canicule, et c'est vrai que ma poitrine me donne beaucoup de peine). Le vent sent la verveine que tu as laissée sécher sur le rebord de la cuisine : c'est une partie de toi restée là que je ne veux pas enlever.

Comme le lait vient de la vache nourricière, je n'aurais pas pu être sans toi. Tu m'as offert bien plus, le jour où tu es arrivée chez nous avec tes parents et votre taureau, que ce que les gens peuvent voir et je crois qu'il faut avoir notre vieil âge pour comprendre. Je me suis senti si riche avec toi, à côté de toi, riche de ce que personne ne peut savoir s'il ne l'a pas aussi vécu, que de voir ce qui glisse entre mes doigts me terrifie.

Je pleure tous les soirs depuis que tu es partie. C'est ma poitrine qui m'arrête après quelques heures parce qu'elle se referme trop violemment sur mon cœur. Oh, si tu pouvais revenir, mon tendre, mon bel amour… Pas revenir à la maison, je sais que tu ne peux pas, mais revenir à toi, ma petite chérie… Me regarder avec un sourire et me dire « Oh, Paul, tu aurais tout de même pu rentrer correctement ta chemise dans ton pantalon ».

Pardonne-moi, Georgia, pardonne-moi je m'en veux tellement. Je m'en veux tellement d'avoir peur de venir te voir. Je suis pétrifié quand je rencontre ton regard chercher quelqu'un dans la pièce, poser les yeux sur chaque personne, sur moi, sur mon voisin, sur son voisin, puis être déçue que cette personne imaginée ne soit pas là, ta déception quand tu me vois moi, arriver, et enfin cette terrible question avec cet air de dégoût : « qu'est-ce que vous voulez ? ».

Je me sens si seul à t'aimer alors que tu ne me reconnais plus. Je suis épuisé. Je crois que Dieu le voit et qu'il projette de me rappeler à lui. Nathalie dit que je dois me reposer, si ce n'est pour toi au moins pour moi-même, mais je n'ai plus de raison d'être là si ton esprit n'est plus le tien.

Je me sens si seul à t'aimer alors que tu ne me reconnais plus. Je suis épuisé. Je crois que Dieu le voit et qu'il projette de me rappeler à lui. Nathalie dit que je dois me reposer, si ce n'est pour toi au moins pour moi-même, mais je n'ai plus de raison d'être là si ton esprit n'est plus le tien.

Puisque chaque jour peut être mon dernier, je prends ce moment pour te dire des choses chères à mon cœur, pour partir en paix et te rendre une partie de ce que tu m'as donné toutes ces années.

Je te demande pardon d'avoir cassé le vase que ta mère avait offert (mais il était quand même vraiment moche !), je te demande pardon pour ces tourments de la vie où j'ai oublié que le plus important je l'avais déjà, et je te demande pardon si j'ai eu des mots durs pour parler des enfants quand ils étaient la meilleure partie de nous. Je te remercie de m'avoir laissé entrevoir toutes les belles choses de ton âme et je te remercie d'avoir fait de ma vie ce qu'elle a été. Tu n'as rien à te faire pardonner, ma biche, même si cette maladie éprouve mon amour pour toi, il ne s'est jamais tari.

Mon bras me fait trop souffrir pour que je continue à écrire cette lettre. Je la laisserai aux enfants pour qu'ils m'excusent d'être parti maintenant. C'est si dur pour eux aussi. Tu étais la seule à pouvoir les calmer quand ils étaient petits, tu te souviens ? J'étais si fier de toi. Je suis si fier de toi, mon amour.

Si ce sont mes derniers mots, je veux qu'ils soient pour te dire ceci : je t'aime plus qu'il n'est permis d'aimer sur terre, alors je te donne rendez-vous au ciel.

Paul

Je pense à toi • **Armelle Le Golvan**

Voix • **Alexandra di Folco**

Je pense à toi. L'encre glisse sur le blanc finement grainé. Je dessine mentalement ton regard, ton sourire. Puisque ceux-ci seront vite miens.

Je pense à toi.

Les yeux. Toujours le début d'une histoire. Un œil. Puis l'autre. Je trace sans pression aucune, en caresses. Je suggère. Une fois l'équilibre atteint, je m'applique, j'ombre, j'accentue. Je fonce hachure comble. Jusqu'à ce que tu me regardes. Moi. Moi seule. Alors je m'arrête un moment. Mes joues rosissent. Je le sais. Tu commences à vivre, là, sur le feuillet A4. 180 grammes. Assez pour perdurer. Assez pour me résister.

Je pense à toi.

Le nez. Les douces arêtes en pentes quasi symétriques. Les ombres que je force. Je décide. À nouveau. Tu n'en seras que plus séduisant. Lumière, volume. J'entendrais presque ta respiration.

Je pense à toi.

Je descends. Je cherche, tâtonne. Je m'en voudrais de me tromper. De m'éloigner de toi… Là. C'est bon. La commissure des lèvres. Tes lèvres… je les veux entrouvertes. Accrocheuses de soleil, de promesses. Une légère touche blanche pour signaler la dentition. Les morsures possibles. Inévitables.

Je pense à toi.

La peau. La naissance d'une barbe. L'envie de toucher ce mélange de poils, creux, sillons. Ta virilité. Je pense à mon épiderme qui s'égratigne à ce contact. J'ai chaud. Je pense à toi.

Les sourcils en bataille. Ma main libère les gestes. J'ai hâte. Je pense à toi.

Les cheveux. Frénétiquement, les lignes s'entremêlent. Mes doigts meurent de ne pouvoir se perdre dans tes mèches folles.

Je pense à toi.

Les oreilles. Soit. Puisqu'il faut en finir. Rapide. Efficace… Et si inutile. Elles n'entendront pas.

Je pense à toi.

Mais je ne te le dirai pas.

Sans-titre • **Muriel Dorembus**

Pas d'impossible • **Estelle Sciortino**

Voix • **Barbara Suie**

Aujourd'hui, les cieux se déversent sur moi. Le soleil a volé tout l'étain du monde. Je vois gris. Je pense à toi, à Paris. Je me souviens ses lumières qui freinent la nuit, ses foules curieuses, les débris de verre qui inondent les trottoirs mouchetés de crachats. Beaucoup de mon cœur est encore près de la rue des Lombards. Tout son reste, parti par les flots, devient allergique aux gares. Pourquoi laissons-nous ces kilomètres nous torturer ?

Tu as dit « impossible »...« Impossible », moi j'entends : mâcher du carrelage, créer de l'or, rouler en fusée ou s'habiller en métaphores. « Impossible », pétrir de la lave pour manger un pain de cendre, escalader la peur avec une corde en scolopendre, tirer un trait sur nous, gommer les rides d'un coup, s'abriter sous rien, s'abriter pour rien, faire semblant de vivre et devenir la moyenne. Mais l'impossible, ce n'est pas nous !

Laisse-moi te dire, encore, comme je t'ai sous ma chair. Te raconter comme je t'attends quand mes yeux se cognent aux cloisons aphones, que je n'ai plus rien où poser mes mains, et que me font affront, ces horloges qui jargonnent. « Fro », « hor », « arg », comme le manque qui m'écorche et me nargue.

Il faut que je te raconte, qu'après ton départ, j'empire. Je suis devenue Nous, et me transfuse de nos souvenirs. Je mets ma tête sur un plateau d'argent, tout mon corps contre ton corps. Je t'aime à en crever, même si rien de cela ne s'entend.

Cet amour-là, ce sont des senteurs de cire qui prennent un parfum intime, des sons métalliques qui ébouillantent le sang. Nous traçons, sans que je m'en aperçoive, les contours d'une bulle qui m'écarte du reste de l'humanité. J'apprends à déchiffrer l'inaudible, à voir derrière les images, et à me plaire, entièrement sacrifiée.

Au-dessus de moi, il ne fait pas froid, il ne fait pas peur.

Dans tes mains, il y a un disjoncteur. Dans ta voix, des histoires d'espoir. Il peut exploser l'univers ! J'aurais connu la flamme, dans mon antre grand ouvert.

Je veux te raconter que, maintenant, j'attends. J'attends derrière cette foutue porte d'entrée. Je cours contre les rafales, les superstitions. Parfois portée par l'engouement et l'espérance, parfois en portant une âme ensevelie par la damnation. Il y a un périmètre défini dont les épieux m'empalent lentement. Et, derrière cette foutue porte, je t'attends.

Tu vois? Je vire cinglée. Vole ma lumière ! Vas-y, vole-la! Rends moi esclave, camisole-moi. Fais les murs où cogner mon crâne, mais je t'en prie mon amour, ne me laisse pas.

Dis-moi seulement, qu'un jour, nous serons en paix, qu'un jour, je jetterai mon flingue à l'océan, qu'un jour je fumerai ton souffle en m'endormant. Et rafales, et superstitions, s'abîmeront. J'oublierai le monde, et, peu m'importe ce que penseront mes voisins, ils pourront bien se moquer en racontant qu'ils ont vu deux femmes, s'embrasser un matin…

Lettre de Sacha • **Anna Deleuil**

Voix • **Alexander Cole**

Camille,

C'était moi qui avais écrit ton nom dans les WC. Je respirais par la bouche tellement l'odeur était infecte. Je ne comprends pas ces gens qui font pipi à côté. J'avais les jambes écartées au dessus de la petite flaque luisante quand j'ai fait glisser mon marqueur pour entremêler ton nom aux graffitis. L'odeur et mes acrobaties pour atteindre un endroit du mur qui te mérite me paraissait sublimer ma dévotion. Je me souviens avoir tracé de grosses lettres rondes ne satisfaisant pas la hauteur de leur phonétique. Une émotion violente et pudique, proche de l'humiliation me donnait l'impression d'inscrire, à la vue de tout le microcosme du collège, mes tripes, mon cœur et mon sexe sur la peinture craquelée. « Camille je t'aime ».

J'ai aussi gardé la boulette de papier que tu m'as envoyée dessus en maths, elle est encore dans ma boîte à incendie (la boîte que j'avais prévu d'emporter, en plus du chat, si la maison brûlait), avec mon premier mégot, un rouleau de scotch que tu avais fait tomber, des briquets et des mots. Tout avait basculé quand nos coudes s'étaient heurtés en Histoire Géo. Tu avais laissé le tien toucher le mien pendant le reste du cours qui n'était plus qu'un brouhaha lointain d'ultra sons. J'étais sous l'eau. J'avais passé une semaine à essayer de savoir si tu l'avais fait exprès. Tu portais un blouson, peut-être que tu n'avais pas senti le contact. Mon journal intime était devenu une bible, vouée entièrement à ton culte, à recenser chaque regard, chaque parole, chaque précieuse miette que tu voulais bien m'accorder et dont il faudrait se souvenir sous peine de trahir ce qui faisait de moi un être passionné.

Je n'ai jamais oublié. Depuis, de nombreuses théories d'adultes sont venues essayer de démanteler la véracité de ma tendresse. « Le premier amour », « La confusion amour, désir », « La naissance de la libido ». Je les ai embrassés pour ne pas vivre à l'aune de tout ce que tu m'as fait ressentir. Mais malgré tous mes efforts, faire l'amour est toujours resté moins fort et moins doux que de sentir ton coude contre le mien.

A nos amours démystifiées,

Sacha

A nos amours • **Olivia HB**

Ton parfum • **Fanny Crubellier**

Voix • **Lise Paco**

Ma Julia.

Hier le vent m'a apporté un morceau de ton parfum. Ce n'était pas la note florale, douce et crémeuse qui habille tes robes noires. Ce n'était pas non plus sa minuscule touche épicée orientale. C'était le souffle fumé du bois de santal. Tu me manques. J'ai tourné la tête, j'ai cherché le parfum ; j'ai suivi des yeux une femme brune à la démarche rapide. Elle s'est évanouie dans la foule en même temps que l'odeur.

Le soir, j'ai emporté cette effluve avec moi. J'en suis restée captive. Ta fille n'a pas cessé de me solliciter, pourtant. Elle m'a crié des « A » pointus et verts, des « O » rouges et ronds, des petits « I » jaunes et brefs qui ne servaient que de passerelle à d'autres voyelles. Elle était si agitée !... Peut-être qu'elle t'a sentie, elle aussi.

La nuit venue, j'ai retrouvé ta peau contre mes songes. Le relief discret de tes tatouages sous la pulpe de mes doigts – comme si tu étais toujours là. Il y a une chaleur dans le lit qui ne veut pas partir. Les glaçons de tes orteils déplacent encore un peu d'air sous la couette. J'ai fermé les yeux. Je ne sais plus m'endormir sans ton fantôme près de moi. Malgré le froid de février, sa peau a revêtu une moiteur salée. Je t'aime Julia.

Alice s'est réveillée à trois heures, puis à six, puis à huit. Elle a faim. Tous les laits industriels du monde ne valent pas l'odeur de tes seins. Je l'ai bercée, je lui ai parlé. Mes mots à moi me semblaient fades, pastel ou même gris, comparés à ses cris phosphorescents dans la nuit. Je l'ai apaisée, habillée. Aujourd'hui je suis allée à la crèche mais je ne suis pas allée au travail. J'ai contemplé la foule. Il n'y avait plus de fragrance de santal.

Depuis que tu as disparu la maison collectionne tes souvenirs. Ils perlent dans les coins, ils observent dans le noir. Je me suis recouchée sans chercher le sommeil. Je ne sais pas si je peux encore écrire que tu me manques, alors qu'à chaque instant tu m'absorbes toute entière. Les heures me contournent. Je m'enferme dans une bulle intemporelle, avec tes mains autour de mes hanches, tes doigts qui jouent sur moi. C'est doux d'hiberner contre toi.

Pourtant ce soir, Alice m'a rappelé que le temps passe. Elle me l'a rappelé d'un discret petit « B » intercalé entre deux voyelles. Je ne savais pas qu'elle babillait déjà. Elle l'a reproduit une fois, puis deux, puis trois. Alice n'aime pas lorsque tu me happes. Elle a peur, je crois. Elle me harponne de sourires. Elle refuse que je croule. Elle se débat, elle tire. Tu sais Julia, elle te ressemble : elle a la même rage de me guérir.

Mon amour, mon fantôme… Je ne peux pas m'abandonner en toi, pas encore, pas avant très longtemps. Il y a des petites syllabes qui m'attendent, des jolis sons carrés, triangulaires, colorés, vifs – modelés par des lèvres qui ressemblent aux tiennes. Il y a des soubresauts et des petits bras potelés, plissés, qui s'agitent bien plus que nos souvenirs. Je t'embrasse, je t'enlace. Ma belle drapée de nuit. Je ne te rejoindrai pas.

Je vais te dire au revoir petit à petit. Morceau par morceau. Lettre par lettre. Je ne pourrai jamais t'oublier ni me défaire de toi tout à fait. Mais j'ai besoin de vivre. Alice me le répète tous les jours (là tout de suite, c'est à grand renfort de « A » et de « M »). Nous t'embrassons toutes les deux. Elle te dépose ses petits « O » rouges – et moi mes pensées grises.

« Au revoir » Julia ; je commence par la lettre « A ».

Zoé.

Cher Marc, feu mon mari,

C'est le cas de le dire puisque tu as été incinéré. Dans ton cas, le feu de la passion n'est pas un vain mot.

C'est curieux, pour un marin, de finir en brasier. Quoique l'alcool brûle bien, c'est certain.

Tu as été mon grand amour. D'abord parce que tu mesurais un mètre nonante-cinq. Ensuite parce que tu m'as épousée et laissée veuve avec deux enfants, croyant t'assurer ainsi que tu serais le dernier homme de ma vie.

Avant de partir, tu as pris soin de m'envoyer six petits courriels circonstanciés évoquant tes aventures extra-conjugales. Le plus beau disait : « J'ai failli oublier Cotonou. Quelques jours après la naissance de notre fils, c'était tellement bon d'avoir une jeune Africaine dynamique dans mon lit. Marc »

En vue de jouir de la profonde blessure que tu m'avais infligée, tu m'as alors téléphoné et je t'ai répondu : « Six seulement ! ». Tu t'es écrié : « C'est pour ça que je t'aime, parce que je n'arrive pas à te détruire, tu es plus forte que moi ! ». Certains sont fous amoureux, moi j'ai été amoureuse d'un fou, j'ai vécu cette folie par procuration, je me suis réchauffée au feu qui te brûlait les entrailles et puis je me suis éloignée quand j'ai senti la morsure de ses flammes. L'instinct de vie a été plus fort que mon amour pour toi et j'ai refusé de sombrer à tes côtés. Tu ne me l'as jamais pardonné.

J'ai subi dix ans d'enfer conjugal fait de promesses, de manipulation, d'espoirs déçus, d'isolement, de honte, d'insultes, de menaces de mort et de violences diverses. Le plus dur, c'était me lever à six heures du matin, m'occuper seule des enfants et de la maison, aller travailler, être harassée de fatigue en fin de semaine et craindre le week-end, attendre le lundi matin avec impatience, semaine après semaine, m'enfonçant de plus en plus profondément dans un puits de fatigue sans fond. Je suis restée pour les enfants, partie pour les protéger, revenue pour ne pas devoir te les confier, ensuite c'est toi qui es parti. Tu as vécu avec quelques autres femmes, toujours chez elles, jamais bien longtemps, entre deux relations tu me demandais de pouvoir revenir dans notre maison et je refusais obstinément.

Un matin, un assistant social m'a appelée pour m'annoncer ton décès. « Le jour de mon anniversaire ? » ai-je demandé. « Bon anniversaire » m'a-t-il dit simplement.

On meurt comme on a vécu. J'ai eu beaucoup de mal à rédiger le texte de ton faire-part de décès. Pas évident de placer tout le monde, entre tes trois mariages, tes deux divorces, tes trois

enfants issus de deux ventres différents, ta maîtresse brésilienne et ta mère. J'ai décidé que chacune aurait droit à sa part de chagrin et je les ai toutes généreusement invitées à venir se serrer près de moi sur ton faire-part.

Nous marchions en procession vers la pelouse de dispersion des cendres, la maîtresse pleurant soutenue par la divorcée, la mère reniflant dans les bras de son gigolo, moi en grande conversation virtuelle avec mon amant, lorsqu'on entendit distinctement ton fils demander sur un ton pragmatique : « Est-ce qu'il y a de l'alcool dans les cendres de Papa ? », ce qui provoqua un mélange d'hilarité et de recrudescence de larmes.

A quelque chose malheur est bon. Je ne te remercierai jamais assez de m'avoir permis d'alléger ma charge de travail et donc de consacrer à l'écriture le temps dégagé. Hélas, tu ne peux pas lire mon livre… tu aurais été vert de rage… Si tu n'étais pas mort, c'est moi qui aurais eu une crise cardiaque.

Sans rancune ?

Lettre éphémère écrite sur un trottoir par un enfant de six-huit ans et effacée quelques heures plus tard par un orage • **Patrick L'Écolier**

Porte des Lilas • **Mathieu Maysonnave**

Voix • **mattbed**

hier à deux pas de chez toi
Porte des Lilas
je n'ai pas franchi le marchepied
l'annonce de la RATP
traduite et répétée
en français en anglais en allemand
attention à la marche en descendant
Porte des Lilas à deux pas de chez toi
please mind the gap between the train and
arrimé à un vers de poésie
Achten Sie auf den Abstand
j'ai prolongé ma descente

la rame a poursuivi
dans un gémissement métallique
sa course indifférente
direction République
mes jambes clouées au plancher
le portable qui vibrait toi qui réclamais un signe
mes poings enfoncés dans mon jean
incapable de décrocher

à huit ans mon jeu préféré
faire le mort
dans le jardin avec les autres enfants
un deux trois soleil
aujourd'hui adulte et débrouillard
toujours pareil
je fais le mort
un deux trois brouillard

j'aurais beau déclarer
traduire et répéter

c’est fini on ne se verra plus
i don’t love you anymore
alles ist fertig
terrain fertile je fais le mort

égrène le nom des stations
Belleville Goncourt République
glisse entre mes doigts
le chapelet de mes jours d’abandon
Cité Saint-Michel Odéon
t’expliquer à quoi bon

ce matin c’est le facteur
qui vient frapper trois coups
à la porte du malheur
laisse au pied du lit ton Némésis
le café a un goût de pisse
le ciel aucune odeur
pourquoi pour qui de quoi j’ai peur
toutes ces questions pas la moindre piste
je demande l’aide d’un spécialiste
docteur ès mécanique du cœur

terminus tous les voyageurs sont invités à descendre
attention à la marche en descendant du grand amour
please mind the gap between toi et moi
l’amour est consumé balayer les cendres
champ de ruine tout est à rebâtir
j’efface l’acrylique de ton souvenir

ce jour-là Porte des Lilas
j’ai poursuivi ma route
esquivé ton portrait
mon amour en pleurs
abandonné ta silhouette en chemin
direction porte de la douleur

A *tes billes noires* • **Lise Paco**

Voix • **Barbara Suie**

Ça ressemble à une fin…

Si on avait pu être tout nus sur une île déserte, on aurait fait tant de choses. On aurait accompli tant d'exploits.

Bien sûr, on aurait fait l'amour. Des jours et des lunes. Des nuits et des brûlures. Parfois tout doucement, comme le ressac en écho. D'autres fois, comme revenus à l'état de Nature, on aurait baisé comme deux bêtes, à quatre pattes, à m'en briser les reins, à en bouffer le sable.

Souvent, on aurait parlé des heures, de tout et de rien. On aurait ri. On aurait fait des plans sur la comète, on aurait fait de l'Art. De l'Art Brut et Total. Certains jours entiers, on aurait rien fait, car rien faire, c'est bien aussi. Ça détend.

Ce qui m'aurait manqué le plus sur notre île déserte, ce sont mes cigarettes. Oui, ça m'aurait vraiment ennuyée de ne pas pouvoir m'en griller une après l'amour ; le matin, assise face à la ligne bleue, la tête posée sur mes genoux calleux. Ou encore, de les enchaîner les unes après les autres à mesure que l'excitation intellectuelle de nos débats prendrait le pas sur nos fougueux ébats.

Que n'aurais-je pas donné pour être toute nue avec toi sur une île déserte !

De temps en temps, on aurait eu des mots… Souvent pour des broutilles, mais pas toujours. Il y aurait eu par exemple cette fois-là où on aurait pas vu l'océan de la même couleur. Or c'est fondamental de voir l'océan de la même couleur, n'est-ce pas ? Alors, on aurait eu des mots. Je serais allée bouder sur mon coin d'île, après avoir bruyamment mis en scène mon exil. L'absence de spectateurs ne m'aurait pas gênée, tu sais. Toi, tu aurais fait de même, à l'autre bout de l'île. Tout en silence, parce que ça te ressemble. Puis, après des minutes, des heures ou des jours, conscients du ridicule, on aurait mis notre fierté de côté. Loin, très loin. On l'aurait envoyée valser sur le continent.

On est pas tout nus sur une île déserte.

On dit souvent que sans passé, il n'y a pas d'avenir. Moi, je voudrais qu'on soit nouveau-nés. Si tu savais comme ça m'angoisse toutes ces ramifications de nous au monde, tissées années après années. Quand je ne veux pas voir notre passé, ce mur, quand je veux nier son existence, il ricane, de mes petits rêves mièvres, de mes amours et d'eau fraîche, de mon esprit de femme-enfant.

Non, on est pas tout nus. Encore moins sur une île déserte.

Vieillir avec toi, sur notre île déserte… Les petits vieux m'ont toujours émue. Et moi, je voulais m'émouvoir de nous. On aurait été beaux sur notre banc face à la mer. Personne pour s'en rendre compte, mais qu'importe. Les sillons de nos mains imbriqués les uns dans les autres. Oh, on ne parlerait pas beaucoup ! Ce serait inutile car nos souvenirs converseraient ensemble, sans bruit.

De temps en temps, tes billes noires se détourneraient de l'horizon pour me regarder. Je ferais d'abord semblant de ne pas m'en apercevoir. Tu le remarquerais bien sûr et ça te ferait sourire de tendresse. Puis, je te répondrais par une simple pression de la main qui voudrait dire « miaou ». Ou bien, je te regarderais à mon tour, et là, je n'aurais soudain plus froid tant la nudité de ton amour m'exploserait le cœur.

On est pas tout nus sur une île déserte. « J'ai triste » - et toi, « t'as mouru ».

On est pas tout nus sur une île déserte. D'ailleurs, on l'a pas trouvée sur la carte au trésor, l'Ile du Bout du bout.

L'instant refuge • **Arnaud Martin**

Un soir,
Nos cellules mélangées,
Nous portent jusqu'aux cieux,
Blottis dans la bulle,
De peur qu'elle ne crève,
Dormir emmêlés,
Dans un sommeil sans rêve,
Nous sommes l'androgyne,
Avant la colère des dieux.

« Tu dors ? »,
Tu demandes,
Et le soleil presque se lève,
Et ça dure ainsi :
Trente-huit mois, si l'on compte en semaines,
« Oui », je réponds,
Curieux,
Pour voir où ça nous mène,
Rose, pivoine et cèdre,
Parfums de toi,
Ma nouvelle Eve.

Ça nous mène où,
Dis-moi, toi collée à moi,
Ta main parcourant mes bras,
Mon dos, mon cou,
S'arrêtant là où il ne faut pas,
Ça nous mène où,
Dis-moi, vais-je encore cette fois,
Au bureau arriver à onze heures vingt-trois ?

Tes yeux,
Parce qu'il faut bien en parler,
Sont bleus, d'un bleu,
Dont Yves K. rougirait,
On en viendrait à parler,
D'International BB,
Et à chercher l'aquarelle,
Du côté de la Chapelle.

Il est arrivé si tard,
Ce 13 maudit,
Qui a été un jour béni,
Où j'ai plongé dans ton regard,
Et toi dans ma vie,
Je suis arrivé si tard,
Aussi,
Tu me dis,
Au creux de l'oreille,
Au cœur de la nuit.

T'aurais-je aimé autant,
Il y a cinq ans, il y a dix ans,
T'aurais-je aimé autant,
Si nous nous étions vus enfants,
N'est-ce pas merveilleux,
Que ça nous arrive aujourd'hui,
N'est-ce pas merveilleux…
Comme nous sommes amoureux, dis ?

A.

Je t'écris • **Marianne Desroziers**

Voix • **Lise Paco**

Mon Amour,

Je t'écris de très loin. D'aussi loin que je t'ai espéré. Sur un lit vide. Dans une chambre peuplée de solitudes fantômes. Il y a des moutons sous le lit, des toiles d'araignées dans les coins et la poussière toujours revient.

Et pourtant tu es là tout près, tout contre moi, dedans. Et pourtant tu es là, ici, maintenant, tout le temps, même quand tu n'es pas là.

Ton prénom résonne comme une incantation dans la pâleur sèche des petits matins d'hiver, la moiteur létale des soirées d'été, à l'heure du thé qui s'étire par un après-midi printanier où je n'ai rien fait, au coeur de la longue nuit d'automne abritée sous une couverture en laine de mots.

Je t'écris de tous les recoins de la ville où je pense à toi. Cette ville précieuse qui m'a fait cadeau de toi.

Je t'écris de ma chambre d'enfant où je rêve du prince charmant en jouant à la poupée.

Je t'écris de la balançoire où avec ma meilleure amie, je chante des chansons et j'invente des histoires d'amour.

Je t'écris du balcon de mon adolescence boudeuse où je rumine mon ennui en écoutant Nirvana, impatiente que la vraie vie commence.

Je t'écris dans le couloir du préfabriqué du lycée où j'attends le prof de philo, la tête pleine de citations.

Je t'écris de mon appartement d'étudiante où j'ai si peur que ne me rattrape la vraie vie.

Je t'écris de la bibliothèque municipale fermée où je lis Annie Ernaux en tailleur sur la moquette, en attendant de me mettre au travail.

Je t'écris de la cour de récréation de l'école primaire où j'observe les enfants qui jouent, rient et pleurent sans aucune retenue. Et je pense à ton sourire d'enfant si pur qui m'illumine de l'intérieur.

Mais quand tes bras m'enserrent, quand ton corps me brûle, quand le mien se tord de plaisir à m'en faire grimacer, alors je n'écris pas.

Je t'écris aujourd'hui parce que tu rentres demain.

Les énamourés • **Florent Lucéa**

Voix • **Alexandra di Folco** & **Alexander Cole**

ELLE *LUI*

Une pensée me traverse et me parle de toi
dissout le jour efface les nuits et les distances
le vide entre deux rives intimes
les mots jetés en l'air quand rien n'est dit
lettres ouvertes sans jamais avoir été écrites
tournent les images retombent les signes

Une pensée te traverse et te parle de moi
juste ce qu'il faut
sous la douce pression de tes doigts
affaisse l'espace efface le temps
et dans nos rêves de jours déchire
nos nuits d'errances

tant d'années à lever des rêves d'ombre
vertige à désirer sans voir
hier perdu et demain arraché
en lisière de ton corps passager

un tel cataclysme dans nos mondes bordés serrés
vague ou volcan ravageur
nous dressent statues de cendres de sel
nues et démunies
à tous les temps hors du temps

me noyer dans ton sang
éveiller les secrets de l'enfance
ouvrir les lignes du destin
refaire le chemin à l'envers
à tous les temps et hors du temps

les mots manquent nos yeux renversés survolent
les sillons de nos visages et de nos paysages
dans la nuit par-dessus le plafond
tu as lâché tous tes mots voyageurs
qui scintillent baisers étoiles
cœurs ouverts et grands

tu te dérobes et tu me tiens
debout sans savoir où quand comment
les cailloux débordants des poches
nous parlerons du froid et du vent
comme disent les gens
le ciel est gris et tu me manques
se respirer corps vécus cœurs battants
dans notre peau dans notre sang
rien n'est apaisé

porter nos pas si tu existes
le cœur brûlant ouvert et grand
parler du froid du vent et du soleil
d'un temps sans limite
de vastes routes
est-ce qu'on dormira ensemble ?

à cette heure le ciel a l'épaisseur d'un cri

vite venir te revenir
prendre ton visage et me glisser dans ton paysage
poser mes lèvres chaudes où je te manque
t'embrasser embrasé

à épuiser ton souffle
à mordre ta peau
à longer tes cernes
et dormir dormir dans ton cœur qui bat
quelques heures seulement
là où aucun mot
je t'écris des phrases trop longues

t’enlever te voler te ravir
prendre ton visage
t’aimer avec les mains
pour toutes les fois
t’embrasser là où tu me manques

je viens
dans ton cœur je m’éveille
mon odeur sur tes mains
face à ton regard jamais perdu

un toit avec nos peaux
de nos lèvres un asile
ma bouche sur la tienne comme un puzzle parfait
et ton cœur sur mon cœur

dans mon ciel vole ton sourire
dans le creux duquel s’effondre le temps
fait on le chemin à l’envers ?

vivre est ici où tout est dit
une dernière fois lâcher tous les mots voyageurs
voir le ciel par-dessus le plafond
la nuit tombée suivre tes mots scintillants
dans l’incendie de ton sommeil
dans le désordre et le gémissement des braises
affolés nus perdus inconsolés

à cette heure des contours incertains
où tu avales mes mots tendres et doux
et baises mes paupières
où la lumière s’efface devant l’ombre
où le silence s’installe
je m’endors sans le savoir
contre ton cœur qui bat
tu veilles sur mon sommeil envahi d’abeilles

piétiner fuir ne pas savoir ne plus trouver
glisser dans ton corps
des yeux s'envoler au bout du monde
veiller tes rêves écarter les abeilles

t'aimer est un éblouissement
sois heureuse partout où tu es
partout où tu vas
je t'aime tant je t'aime tout le temps
hors l'espace hors le temps

t'aimer éperdument t'aimer tant t'aimer tout le temps t'aimer partout
avec la pensée le cœur et toutes nos voix

de loin aussi je te vois
le creux de ton sourire au bout de mes doigts
les mots les images et les pensées pour consolation

apprendre à se quitter est la grande affaire de la vie

apprendre à se quitter est la grande affaire de la vie

La correspondance d'Adèle Block-Bauer • **Alice de Castellanè**

Voix • **Barbara Suie**

Vienne, mai 1905

Mon lapin, mon doudou tout doux, ta fourrure me rend folle. Ta présence m'inspire, transporte mon imagination au-delà de la bienséance. Si mon mari savait où tu es capable de m'emmener ! Caresse-moi, descends avec langueur entre mes fesses, fais-moi vibrer sous ton pelage, ouvre-moi sous tes délices. Cet après-midi encore, juste avant l'heure de la pose, tu m'as attisée. Klimt m'a retrouvée rosie d'émotion, les cuisses moites, les yeux accrochés à son regard, toute transie dans l'attente de quelque chose, d'autres choses.

Ton Adèle d'amour

***

Vienne, juillet 1906

Ma fleur, mon ensorceleuse, que de rêves m'a fournis ton bouton de métal glacé ! Avant même de t'avoir entre mes mains, je t'ai vue, je t'ai goûtée, imprimée dans ma chair. Combien de fois je t'ai imaginée tournoyer dans mon cul, tel un tournesol enfiévré, manipulé par un amant romanesque tandis que je chevauche un fougueux destrier. Puis je t'ai fait exécuter par mon ami Emil Fuchs, sculpteur de renom. Tu es là, désormais, petite pâquerette couchée sur un écrin de velours, comme le plus précieux des bijoux. Mais j'attends encore le poète qui viendra me planter ton olivette d'argent, me tourmenter, me malmener. Je sens que je m'écartèle à cette idée, que je suinte d'impatience. Klimt se délecte à ma vue, mais ne fait pas un geste vers moi. Pourquoi, pourquoi ?

Ton Adèle au cœur tendre

***

Vienne, avril 1907

Mon canard, mon caneton mignon, objet de tentation, que fais-tu là dans ma baignoire ? Tu nages vers moi, créant des vagues, de puissants ressacs qui s'engouffrent dans mon intimité. Les remous atteignent mon ventre et s'écrasent sur mes seins. Tu échoues sur ma presqu'île, hochant la tête avec frénésie, titillant mes sens. Je te relance à mes pieds, mais tu reviens, inexorable aiguillon, emportant avec toi une lame à chaque fois plus sauvage et comme à chaque fois, tu te heurtes au même endroit, frappant du bec mon précieux Vésuve. Il avait raison, Klimt. Tu es capable de bien plus que je ne l'eus imaginé en te voyant. Il t'a glissé sous ma robe, comme un cadeau, un jour où je posais pour lui, peut-être un peu trop lascive, un peu trop impudique. Il m'a promis qu'une fois le tableau terminé, il me montrerait des choses. Bien d'autres choses.

Adelinou-miaou

***

Vienne, novembre 1907

Mon roc, mon piton, toi au moins, tu ne me décevras jamais. Klimt est venu, fanfaron, le regard fier, l'épée dardante. Il a cru m'enivrer tandis qu'il m'ennuyait. Il a rêvé pour moi de septième ciel alors que j'ai à peine décollé. Son pieu, certes chaud et actif n'est rien à côté de toi, mon gourdin. Toi qui es rien qu'à moi, granitique, prêt à servir en tout lieu, en tout temps. Avec tes collègues, la plume, le lapin, le bouton de fleur et le petit canard rose, vous êtes mes meilleurs alliés. J'ai appris à vous osciller en tout sens, j'ai développé une certaine dextérité, une souplesse qui m'étaient, il y a peu, encore inconnues. Je n'ai plus envie de Klimt, ou de quiconque. Quant à mon mari, il vous a découvert dans mon coffret à bijoux. Il a souri et est reparti vers d'autres rivages, sans un mot. Je suppose qu'il me préfère savoir avec vous qu'avec un personnage public un peu trop voyant. Je n'ai besoin de personne désormais.

Adèle Bloch-Bauer, à toi pour la vie

Curves • **Emmanuelle Meffray**

La brèche bleue • **Diane La Blanche**

Voix • **mattbed**

Oh et puis zut, qu'est-ce qu'on en a à faire, hein ? Lève un peu les yeux ; il ne fait pas si moche aujourd'hui… Regarde, un coin de bleu, un rayon de soleil qui perce ; à cet endroit, juste là, c'est un petit morceau d'été. Peu importe le gris autour, finalement. Qu'est-ce que tu en dis ? Si on ramassait les plumes qu'on a semées par terre à trop s'agiter, celles que les questions et les doutes et les peurs ont décrochées de nos dos courbés ? On peut bien les rafistoler, après tout ; il suffirait de quelques brins de laine. Qu'est-ce que ça peut faire si c'est pas très solide, si ça tient pas longtemps ? Allez, on fait ça ! Je t'aide, et toi tu m'aides ; à nous deux, on peut bien se bricoler de quoi s'élever un peu jusqu'à la brèche dans les nuages, jusqu'au bleu tant que c'est là. On serait Icare, à nous deux. On s'échapperait un temps du labyrinthe quotidien, on prendrait juste assez de hauteur pour être un peu tout entier dans ce morceau d'été. On est pas du tout obligés d'aller s'incendier pour de vrai, pas du tout obligés de chuter pour de vrai. On peut juste s'offrir un peu de beau, un peu de bleu intensément. On peut juste pour un instant se chauffer mutuellement la peau, se remplir les sens comme on remplit un verre, puis boire au calice pour s'étancher la soif, s'enivrer juste un peu, s'enivrer juste de nous, pour un instant seulement. Avec nos plumes trempées de jolie moiteur, on écrirait un poème façon Baudelaire, avec dedans en condensé tout le bien, tout le mal, tout ce qu'on pourrait se faire si on avait la vie pour ça, mais sur une unique page volante. Faut pas diluer l'intense. Allez viens, on vole un peu puis on revient, on redescend doucement, en planant comme des albatros parce que le vol ça donne de l'envergure. Une fois au sol, on se trouvera un peu moins beaux, un peu maladroits, un peu gauches et empêtrés… Et alors ? Le goût du ciel, ça reste sur les lèvres. Le chaud de là-haut, ça reste sous la peau même quand elle a séché. Les frissons, ça s'attarde un peu au creux du ventre. On plane encore un peu quand on a touché terre, assez pour laisser les mains se détacher doucement.

Et après ? Peut-être ce sera gris à nouveau. Peut-être en regardant autour on se sentira un peu perdus, un peu tout seuls, un peu pas très sûrs d'avoir volé vraiment. Ça non plus, ça ne dure pas. Ce qui reste quand on ferme les yeux, même longtemps après, c'est d'avoir pu, c'est d'avoir su, c'est la certitude qu'on pourrait encore, puis qu'on saurait encore. C'est ce qui fait que quand il pleut, on regarde les arcs-en-ciel au loin, sans chercher le trésor à leurs pieds. On regarde, simplement, et on sourit. Un arc-en-ciel sous la pluie, ça veut dire qu'il y aura toujours un rayon de soleil quelque part qui donne envie de se rapiécer les ailes pour aller faire un tour en poésie.

Allez, viens…

A l'instance d'amour. Dans toutes ses incarnations. Une lettre de reproches • **Barbara Suie**

Voix • **Lise Paco**

Tu ne sais fondamentalement qu'être calomnieuse.

J'ai eu beau vouloir te sauver des milliers de fois et pourtant, comme disent les personnes bienveillantes : je ne peux pas rester au chevet d'une malade jusqu'à la fin de mes jours.

La nuit, avant de m'endormir, je rêve que je t'assassine. À quoi bon, puisque tu es déjà morte.

Je t'ai fait un autel avec un cierge et un verre à vodka que je remplis avec du vin eucharistique. Je le fais en souvenir de toi mais ceci est mon sang.

Et pourtant, encore dernièrement je t'ai vue dans les yeux comateux de mon père, d'un bleu infini et captivant comme le chant muet des sirènes. Le bleu de mes yeux s'y est mêlé. Dans le purgatoire des soins intensifs. C'est là que nous nous sommes vues pour la dernière fois alors que je t'ai cherchée à travers le temps et les vies.

Tu admettras peut-être aujourd'hui que dès le début c'est moi et moi seule qui avais raison et qui savais ce qui était le mieux pour toi. Je voulais te faire à mon image et tu sais que j'ai un certain goût. Tu n'es qu'un effet esthétique.

Je vouais une véritable dévotion à mon entreprise. Si tu me dis :
L' amour.
Je réponds l'absolu. Ou rien.

Les spécialistes me disent qu'il faut affronter le fait que peut-être tu n'existes pas. Plus. Déjà. Encore.

Je suis allée m'asseoir à notre table, témoin des vérités multiples et je me suis roulée dans la cendre. Il n'y a plus personne pour répondre à mes gémissements. Je retourne en poussière mais je ne changerai pas ce qui est sorti de mes lèvres même si l'éternel devait se retirer de mon âme.

Si jamais tu voulais encore me hanter, sache que je connais tes sortilèges et tout l'alphabet de tes incantations.

Par une nuit aveugle, tu pourras t'emparer de mon corps et lécher mes cicatrices. Je m'abandonnerai, les yeux crevés, à ce supplice. Dans un rêve, tu me feras des reproches. Voleuse de lumière, dans les ténèbres je dresserai ma couche. C'est à l'état de sommeil que nous faisons les plus belles rencontres.

Fusion • **Emmanuelle Rabu**

Le 30 juin 1916 – La Boisselle

Ma chère amie,

J'ose croire que cette lettre vous trouvera, comme à l'accoutumée, assise à contempler l'océan du haut de cette dune que nous adorions tant gravir. Je sais que comme moi, vous aimez ces dernières heures de l'après-midi, quand se lève le vent de terre, quand les vagues se courbent en rouleaux écumants dans le goulot du Cap Ferret. Nos promenades me manquent, nos rires me manquent… sentir votre main dans ma main, vous aider à progresser sur les pentes de sable, votre ombrelle de dentelle nonchalamment posée sur votre épaule, nos moments partagés, assis côte à côte en haut du monde. Vous parliez d'Amérique, souvent, je crois.

Vous m'excuserez d'être si nostalgique, mais ce temps me semble si loin que j'ai peur que mes souvenirs me trompent, alors, sans cesse, je pense à vous, à la maison de mes parents dans l'Allée des Roses. Je crois que mon père a écrit à votre père, pour lui demander de bien vouloir garder un œil bienveillant sur notre demeure. Nos bals d'étés me manquent aussi, cruellement. Aujourd'hui, pour simple dune, je n'ai plus qu'une paroi de terre pour me protéger des tirs « ennemis » - quel malheur de devoir l'écrire ainsi – et je n'ai pour tout horizon que le ciel gris de la Somme. Mes vagues sont des jours amers, mes nuits des longues heures sans repos, le vent ici n'est d'aucun réconfort, il n'arrive même plus à chasser les nuages du ciel, il n'apporte que la pluie et l'odeur de la mort. Je m'excuse de ce mot si dur, il m'est difficile de ne pas l'employer, vous en parler m'aide beaucoup. Merci pour ce brin d'immortelle des dunes dans votre dernier courrier.

Arcachon me manque, l'océan me manque, alors que dire de vous !

Pourtant, dans ces jours de peine et de malheur, il me faut être franc et honnête, quoi qu'il m'en coûte. Nous nous connaissons depuis tellement de temps, j'ose croire que vous me comprendrez. Le front n'est pas une place digne pour un homme, le front n'est pas une place digne pour un amant. Je ne vis que d'incertitude et vous méritez bien plus que cela. Vous me direz que je pourrais jeter mes armes à terre, ôter cet uniforme qui m'enlaidit et me mettre à courir en homme libre vers Bordeaux pour venir vous retrouver. Vous avez raison, mais j'ai ancré ma stupidité dans ce serment de loyauté envers mon pays, dans mon devoir à la nation.

Vous comprendrez, je crois, même si je ne le dis pas, qu'il me semble difficile d'arriver à nous revoir. Je souhaite juste que vous puissiez m'accorder la permission de continuer à vous écrire. Ma sœur Anna a trouvé refuge en Suède, elle pourra continuer à faire transiter nos lettres, si vous le souhaitez. Vous connaissez l'adresse de notre ami commun, le « conte ».

Je tenais juste à vous écrire une dernière fois pour vous dire de vous sentir libre, que nos serments sont bien illusoires devant l'amertume des temps et qu'ils ne vous obligent plus en rien.

J'aurais tant voulu que notre temps soit différent,

Votre ami, éternellement

Franz.

J'veux pas • **Marie Mad Moi S'Ailes Perchée**

Voix • **Alexandra di Folco**

J' veux pas...

J' veux pas connaître la couleur de ses cheveux,

Ni savoir si un jour elle t'a rendu heureux.

J' veux pas entendre qu'elle veut te baiser,

Maintenant qu'elle sent le malaise monter.

J' veux pas t' sentir partir sur les mêmes maux,

Parce que la vie à deux, c'est pas s' tirer dans l' dos.

J' veux pas être ce putain d' prétexte,

Si un jour elle te hurle « s'il te plaît, reste !!! »

J' veux pas compter les p'tites culottes sales,

Oubliées devant ta porte par des salopes qui crèvent la dalle.

J' veux pas qu' tu jures devant dieu et tous leurs seins,

Que tu ne lâcheras jamais ma main...

Non, je n'en veux pas d' tout ça !!!

J' veux pas d' promesse ni d' contrat,

J' veux juste de l'espérance dans ta voix !

J' veux pas d' fiançailles ni d' grandes déclarations,

J' veux des rires, des cris, des larmes, l'enfer et ses damnations !

J' veux pas en bouffer de cet amour propre,

Qui s' cache sous les sentiments crasses,

Du genre humain ou des chiennes en chasse !

Tu veux savoir ce que JE VEUX ?

Vraiment ?

Je veux que tu m'en recouvres, de ton amour sale

Que tu t'enfonces au plus profond de mes yeux

Que tu me murmures « jamais je ne te ferai de mal »

Que tu m' dises « je t'attends depuis toutes mes vies »

Que tu bouffes avec les doigts une pizza sur mes reins

Que tu m'aimes à en crever la queue à la main !

Je veux…

Putain mais j'en veux tellement !!!

J' veux qu' tu bandes pour moi,

Quand sur mon cul,

Se pose ton regard malsain !

Que de l'Ouest à l'Est,

A l'envers à l'endroit,

Mais surtout à l'horizontale,

Jamais tu ne perdes cette fringale !

J'en veux de tous les côtés de notre amour bestial…

Tellement nous,

Tellement pas humain !!!

Se jeter à l'eau • **Michel Vautier**

Lettre de Lily - Marseille, 20 octobre 1938 • **Guylaine Monnier**

Voix • **Barbara Suie**

Mon cher Orson,

À nouveau les flots pour horizon. Vastes et conséquents : aucun n'est discernable au loin. Tu sais, je ne me soucie plus de New-York. Je m'oublie même. Je ne pleure plus, ni ne m'apitoie, pleurer ne serait qu'une écœurante attention à soi. Quatre longs mois m'ont retranchée de vous. Quatre longs mois ont suffi. Il n'était question au départ que de couvrir le déclin du Front populaire en France. J'ai adressé mes dépêches par le Câble transatlantique. Je n'ai pas pu repartir. Il fallait rester pour les enjeux de la conférence d'Évian. Tendre l'oreille suite à la crise des Sudètes. Il fallait hurler à la publication du Manifeste de la Race par Benito Mussolini. Relater, expliquer... Sans jamais avoir la certitude de ce que le télégraphe restituerait au reste du monde, ce que le reste du monde serait prêt à entendre. Un sentiment d'impuissance Orson, l'impression d'un bâillon sur ma bouche qui ne sait recouvrir les oreilles. Et aujourd'hui, il n'est pas question de taire la victoire imminente des nationalistes en Espagne. Combien de camps d'internement vont faire jaillir de petites baraques dans le sable pour détenir les fuyards et les indésirables ? Et après, quoi encore ? Le mal et sa menace sont partout présents. Orson, la menace rayonne comme une gigantesque araignée qui plante ses pattes dans toutes les directions. Je sais que malgré le confort de l'éloignement tu te sens concerné. Tu feras avec tes moyens, selon tes armes, avec tes petites mains impuissantes mais rageuses, celle de l'enfant chiffonnant le dessin qu'un autre aurait injustement dégradé. Je ne pense plus à vous, mon chéri. Du moins... avant-hier un jeune républicain est arrivé d'Espagne par bateau. Il avait ce front étroit qui est le tien, un sourire entre les parenthèses de ses fossettes. Malgré sa souffrance, il s'amusait de ma présence à son chevet. Quelques jeux pour communiquer, quelques rires, j'ai repensé à toi, je t'ai vu en lui, dans son regard, ses facéties et ses rêves. « Une manière de géant au regard d'enfant. Un arbre bourré d'oiseaux et d'ombre. » Car au-delà de sa Catalogne chérie qu'il avait défendue, ce n'était pas sa guerre. Son corps entier demeuré sur son sol natal tout auprès de ses proches refusait l'exode, « el retirada », un jeune corps estropié en lutte avec les fantômes de démons. Son regard néanmoins semblait tendre vers un ailleurs fait de promesses et de liberté. Il avait ta joie, ce même secret, cette source d'espérance incompréhensible dans la douleur la plus vive. Il est mort dans mes bras ce soir. Inexpérimenté et ambitieux. Orson, il te ressemblait. Il jouait pour vivre. Cette fois la vie est sortie du jeu. Je n'ai pas pleuré. Je n'ai pas volé cette légitimité à ses parents. Peut-être n'ai-je pas dormi entre temps. Peut-être est-ce la nuit. Les fenêtres me laissent voir un jour naissant, elles sont entravées de persiennes. La chambre est nimbée de cette clarté irréelle, elle me caresse, elle est si douce. Un cauchemar que le jour

viendrait achever, l'entrevoir adoucirait déjà mon cœur. Mes sentiments. Car vois-tu, je pense à toi, je ne veux pas te perdre. Je ne peux plus te perdre. Je sais que je t'ai demandé de ne pas m'aimer, il y a ta femme. Le cœur seul devrait parler, n'est-ce pas ? Je n'ai aimé qu'un homme avant toi. Comment renoncer encore ?

Tu sais, le réel, mon réel, celui d'avant mon départ ressurgit la nuit, le jour est entaché d'autres réalités trop peu suggérées pour être écartées.

Je t'aime comme un oiseau sur la branche. De nuit. À la patte, un petit lien au ciel le contient.

Lily

A qui déjà ? • **Bastien Lebis**

Voix • **Alexander Cole**

À qui, déjà ?

Rien n'y fait, ton nom m'échappe. De peu. De si peu. Je t'ai sur le bout de ma langue mais je ne sais plus comment te dire : toi.

Au hasard de mes fenêtres soupirantes, par-delà ce petit rebord à ras-bord de poussières de plafond et ces peluches grisonnantes, l'écho creux de tes sourires flâne dans la rue nue comme à ton habitude : en se cognant les coudes contre mes points de côté à ne plus te courir après. Une paire de chaussures inertes, à l'entrée. Sur le paillasson-hérisson qui me pique mes pieds et ne me laisse plus sortir qu'en silence. Au fil des trottoirs et des maisons et des auvents qui me collent sous mes semelles étrangères, des milliers de talons ont piétiné tes dernières traces asphaltiques. On ne se dévisage plus. Des visages, je n'en discerne plus. Plus qu'à gratter mes croûtes. En attendant quelque chose ; quelque chose quelque part.

Une poignée de souvenirs contre une poignée de porte-à-porte, à toquer sans l'oser qu'en secret ; ouvre, allez, ouvre ; le toc-toc est devenu mon tic-tac-tic-trac : un lendemain bâille sous le bois du jour raclé par l'absence de tes ongles coupés trop courts. Qui ne m'ouvre plus ? Une pile de fringues débraillées par terre, juste là. Devant notre lit nubile. Le matelas a toujours tes cambrures caverneuses. Et ma main fébrile la nostalgie de ta chaleur familière.

L'amnésie de nos affections me sonne à tue-tête.

Une galerie d'yeux vides. De paupières éclatées. Je ne rentre pas. Pas aujourd'hui. Une balade à tire-d'ailes sous les arcades, le long des briques effritées de mes façades ; le long du bric-à-brac de mes faces maussades, au matin de mes réveils insomniaques à l'affût de ta lampe de chevet sous son abat-nuit, allumée, et du moindre de ses soupirs-étincelles. Allumée ?

Par erreur.

Dehors, j'en suis sûr, ta jupe d'été fronce ses sourcils et tes lèvres se pincent pour reparaître dans mon réel – et ta jupe, elle a tes plis froissés qui s'envolent ; quand le vent s'en mêle ; je t'effleure parfois.

Sans ton nom.

Et tu me manques.

À mes poignets sauf aux tiens, tes promesses adolescentes couvent nos mémoires disparues un soir de baignoire où plus grand-chose ne baigne. Le carrelage humide a moisi depuis, tu sais. Une vieille empreinte de ton visage, captée par le miroir opaque quand sue l'air ; balayée par une paume et par mégarde-moi de t'y regarder de trop près : mon souffle est une fugue d'hier qui t'effacerai. Comme un jeu d'enfant les deux pieds dans la buée sans savoir y nager autrement qu'en battant des jambes, à pleines mains barbouillées sur tes joues percées ; je t'emprunte ; puis l'érosion de ta bouille. Des coquillages ébréchés dans mon verre d'eau effervescent. Un océan. Tu pleus. Tout ça dans mon ventre en nuages, mes tripes nouées me rappellent nous et… quoi d'autre ?

De quoi d'autre ai-je perdu le goût, dis ?

Dis, le goûter est prêt, reviens.

Reviens, les placards ont des bocaux à bobos et mes genoux des pansements à trop trébucher sur rien à trop tourner en carré dans notre chez-nous ; dans notre chez-moi moins toi. Sur la table, des couverts anodins s'amusent à croire à l'appétit. Des tasses vides, où courent et grouillent et couinent mes cafards noirs, pris au piège des années qui passent leur temps à personne, et j'ai vu l'horloge me planter ses aiguilles. Partout autour, il n'y a plus ta jolie odeur de… les papiers-peints décolorés peignent sans fin tes cheveux ébouriffés, ta silhouette furtive fait toujours les sans pas.

Ici.

Ta chaise, décoiffée.

De qui, déjà ?

Alex Alagbé

est avant tout un homme d'images, colorées et vives, qu'elles soient abstraites ou figuratives. Celles-ci proviennent d'une matière brute voire brutale. Lorsqu'il s'attaque aux mots, c'est également avec la même soif ou liberté, c'est à dire sans ambition particulière ni but précis. Pour le plaisir, avec relâchement, par jeu, simplement... ou pas !

Alexander Cole

est entré dans le monde du théâtre par la littérature. A partir de 2002, travaille le théâtre au Centre de Danse du Marais. Puis continue son parcours avec des formations (chant lyrique, yoga, alexandrins, clown) tout en braconnant les planches pour jouer Shakespeare, Racine, Ionesco ou Tchekhov, ou imprimant la pellicule dans des cours métrages. Ne se lasse pas de ces conversations avec les textes ni de l'incroyable liberté de l'acteur. Considère le voyage intérieur comme le véritable voyage.

Fabrice Décamps

se passionne très tôt pour la lecture, la musique et le cinéma. A la charnière entre enfance et adolescence, c'est dans ce même élan irrépressible, le déploiement d'une curiosité agissante, jamais rassasiée, que l'écriture s'impose à lui et ne le lâchera plus. Il s'y consacre sérieusement depuis 2003 et œuvre sans étiquette. Il a été publié dans les revues L'Ampoule et La Piscine, aux éditions Inspire et 15k.

Alice de Castellanè

Quadra exubérante et excentrique, vivant en Provence, j'écris de courts textes sur des thèmes imposés – notamment des nano-nouvelles. Sur mon site - http://alicedecastellane.com – on peut en télécharger gratuitement en format epub. Très joueuse, je participe à de nombreux concours. Une douzaine de textes ont été publiés dans des recueils collectifs et des revues. J'ai également trois romans en cours d'écriture. Les genres littéraires que j'affectionne ? Le réalisme, le merveilleux (mais pas la fantasy), le fantastique, la science-fiction (surtout les anticipations et le post-apocalyptique). Et l'humour aussi !

Fanny Crubellier

J'ai trente ans et je m'évade à travers l'écriture depuis l'âge de huit ans. Évoluant à l'origine préférentiellement dans des univers de fantasy, je me suis peu à peu rapprochée du réel. Mes études de médecine m'ont poussée à écrire sur ce que je voyais, les personnes que je rencontrais, les émotions qui me bousculaient. Aujourd'hui, mes thèmes de prédilection sont l'autisme, les traumatismes, la résilience. Pour l'instant ma préférence va aux nouvelles, mais je travaille en parallèle sur deux romans : l'un de fantasy et l'autre autour de la médecine.

Anna Deleuil

écrit sa première pièce de théâtre, Les Cadavres, lors de son master de lettres modernes. A l'âge de 21 ans, elle est publiée par Alna Editeur, pour qui elle écrit deux autres pièces Hémiplégie puis Les Mutiques dans le cadre d'ouvrages collectifs. Suite à sa formation en école de théâtre, elle travaille notamment avec la Compagnie Réverbère pour laquelle elle est comédienne et metteuse en scène. En 2019, elle fonde la compagnie La Nuit Noire, au sein de laquelle elle met en scène deux de ses pièces, Noyade Sèche et Fireblade.

Alexandra di Folco

Créatrice pluridisciplinaire, Alexandra di Folco écrit, trace, voyage, danse, photographie, imprime, expérimente, poétise... Musicienne de formation, elle a offert à Litt'Orale : Conversation, Angoisse et Revenir, fleurs sonores issues de son recueil auto-publié Le corset de verre. Elle prête aussi parfois sa voix pour dire les mots des autres. Ses territoires de prédilection sont le désir, les paradoxes, l'amour, le féminin, la fragilité, l'ego, les choses inconfortables...

Elsie Fautrat

Passionnée de littérature du 19e siècle, Elsie Fautrat est née en 1997 en Normandie. Après un passage éclair en médecine, elle étudie la Philosophie avant de se destiner à la conservation du patrimoine écrit à Tours, pays de Balzac. C'est là, au contact des manuscrits d'auteurs et des correspondances d'éditeurs, que l'envie d'écrire revient, plus forte. Le texte présent dans ce numéro de la revue est le fruit de cet élan teinté de son vécu familial.

Marianne Desroziers

vit à Bordeaux. Elle est née par hasard, l'été 1978. Par chance, sa mère lui a transmis l'amour des livres, ouvrant ainsi une porte vers l'imagination. Merci Maman. Depuis, le vice de la lecture profondément ancré en elle, elle passe une grande partie de son temps à lire, à écrire, à observer les gens et à transmettre. Elle dirige la revue littéraire numérique L'Ampoule et le collection Anthologie littéraire décadente, aux éditions de l'Abat-Jour. Elle publie régulièrement poèmes et nouvelles dans diverses revues littéraires et a reçu deux bourses d'écriture.

Muriel Dorembus

Muriel Dorembus est peintre. Elle vit à Paris.
http://www.murieldorembus.fr

Olivia HB

est plasticienne et vidéaste. Elle a publié 2 livres en tant qu'illustratrice Dans le spleen et la mémoire de Fabien Sanchez (Ed. Carnets du dessert de lune) et Nuages de saison de Jean-Louis Maurice Massot (Ed. Bleu d'encre). Ses créations sont aussi visibles dans des magazines littéraires et dans des salons internationaux. Elle est également la créatrice de la revue « Les Impromptus » , revue artistique réunissant artistes plasticiens et auteurs pour créer une œuvre à quatre mains.

Diane La Blanche

Après avoir longtemps vadrouillé sous divers horizons, Diane La Blanche décide finalement de laisser à son amour des mots la place de s'exprimer pleinement. Slameuse, conteuse, poète, parolière, auteure des Songes de la Louve paru aux éditions Danaé en 2017, et de Muses sorti en 2019 en auto-édition, elle a choisi d'écrire l'humain tel qu'il se rencontre, tel qu'il se ressent, tel qu'il résonne dans l'extra-ordinaire de ses états d'âme intimes. Ses textes se veulent une exploration de l'incroyable complexité qui fait toute la richesse et la beauté de ce qu'être humain veut dire.

Patrick L'Ecolier

artisan photographe, a animé pendant une vingtaine d'années le Café littéraire, philosophique et sociologique (Calipso) et a fondé en 2012 la maison d'édition Zonaires (nouvelles, romans, récits, chroniques...) http://www.zonaires.com

Catherine Liliane

est née bruxelloise en 1971. Elle vit actuellement en Flandre. Diplômée en psychologie, elle partage son temps entre son emploi de chef de service dans une administration publique à Bruxelles, ses trois fils, la peinture, l'écriture - passion récente mais ô combien dévorante- et son chat Pluton. Elle est veuve, le récit qu'elle propose dans ce recueil est largement autobiographique. C'est son premier texte édité.

Bastien Lebis

Un rêve de môme logé dans le crâne, sans trop savoir d'où il vient – d'où il part ; et une poignée de pages chiffonnées. Puis un poème écorné. Une tentative de dire quelque affection qui serre le cerveau – poésie avant l'heure d'être poésie. Tout juste griffonnée sur le coin d'une marge d'un cahier de brouillon. Au crayon à papier. S'écrire. Pour s'effacer. Puis un poème gommé. Et gommé encore. Raté. Raté ?
Un entêtement prend la relève. L'écriture broie le ventre et les tripes. Elle veut témoigner et du monde et de son plus grand-chose. À l'instant des pensées fugitives et des pelures de gomme.

Armelle Le Golvan

Le trait sans concession, le geste névrotique, une attirance indéniable pour le sombre... illustratrice, deux romans sous le pull, auteure et interprète du groupe de rock Papalaf, maîtresse d'école le plus souvent, Armelle Le Golvan a une envie irrépressible d'ouvrir son univers aux audacieux.

Florent Lucéa

est un écrivain plasticien qui développe son univers polymorphe, ethnique et onirique sur tous les supports possibles et avec des médiums variés. Il participe à des expositions collectives et personnelles, anime des ateliers, est présent dans une carterie d'art de Bordeaux (Bokehli) et publie souvent : Ombreligne, Caya et Kaki à l'école (avec Modvareil), Allo la Terre (avec Antoinette Hontang), Mamie Bonbon, Nous sommes la forêt, Nouvelles enivrantes de vanille et rhum, Poèmes Animalins. Il contribue aussi à des revues littéraires comme l'Ampoule des Éditions de l'Abat-jour.

Marie Mad Moi S'Ailes Perchée

J'écris et m'auto publie depuis presque trois ans. Pas de style en particulier, j'écris à l'émotionnel et dans l'instant, sur moi, les autres et ce qui m'entoure... Des coups de cœur, parfois, des coups d'gueule, plutôt souvent ! Je ne sais pas si c'est de la poésie, plutôt de la «poétistique»... Et très egocentrée !! Mon petit monde perdu entre Amouristique, chaotique et un chouillat merdique !! Mes lectures de chevet tournent plutôt autour de Bukowski, Cioran et d'autres tout aussi joyeux et plein de vie... On peut me lire et découvrir mon univers sur ma page FB, mon blog Tumblr et à travers les six recueils déjà publiés.

mattbed

gribouille, crayonne, rature, biffe, raconte de jour comme de nuit, assis-debout-couché... et aussi il marche, écoute, regarde, se perd, marche encore, regarde toujours, s'égare un peu plus œil en éveil – oreille attentive – plume suspendue – prêt à se laisser surprendre pour tenter de saisir l'éphémère, attraper le fugace, retenir le rêve évanoui cueillir un instant, aller à la découverte des choses derrière les choses, transmettre une émotion par la plume, l'image ou la voix, encore et encore...

Emmanuelle Meffray

Emmanuelle Meffray (fem. sing.) : scientifique de formation, happée en sortie de thèse par la poésie et les arts de la scène – mammifère à plume et à poil de pinceau, favorable au mélange des genres (encre & aquarelle, peinture & écriture, poésie & théâtre, érotismes et féminismes) – bras droit du collectif l'Auberge des Poètes – entité quantique enfermée dans une boîte à chaussure de type Schrödinger à ouverture facile sur le monde.

Arnaud Martin

«Dans la grotte intime, Arnaud Martin saccage tous les miroirs de l'art. Il affronte les ténèbres. Il les acule. Et ses impensables créatures, archaïques et ultimes, ensemencent le vide. Elles saignent dans l'opacité sans limite. Elles bouleversent l'étendue. Un être innombrable, incertain, spectral et précaire, hante à vif ces creux humains durement créés. Éternelle inguérissable mémoire de corps, seul lieu de vie habitable dans la nuit infinie de l'univers. A travers les obscurs tressaillements de la lumière, Arnaud Martin ose faire parler l'opacité : l'opacité prend l'espace, et l'espace est possédé. Art incantatoire et magique. Art de possession.» Christian Noorbergen, critique d'art.

Mathieu Maysonnave

Mathieu Maysonnave, 30 ans, est professeur de mathématiques. Il vit et travaille dans l'Est de la France. Passionné de littérature et de théâtre, il s'intéresse à toutes formes d'écriture (récit, journal, fiction). Quelques contemporains qu'il admire, parmi d'autres : Marie N'Diaye, Emmanuel Carrère, Jean-Philippe Toussaint, Yves Ravey, Pierre Michon.

Guylaine Monnier

Enseignante, et autrice de poésies, textes courts, et deux romans (Éditions Dunod, recueils collectifs et revues littéraires - écrivaine à l'honneur de la revue Daïmon 2020). Elle s'intéresse au dialogue entre forme et texte, collaborant régulièrement avec des artistes. Par le passé, cheffe d'entreprises et commissaire d'exposition, elle s'est intéressée particulièrement à la création nouveaux médias (Centre Pompidou). Site : http://www.gmonnier.com

Mourani

est narrateur. Dans ses choix littéraires, il affectionne tout particulièrement les grands poètes classiques et la prose de jeunes auteurs. On peut l'écouter sur Litt'Orale et Soundcloud.

Olivier Poupet

Rennes, photographe et poète intimiste et engagé (https://www.facebook.com/olivpoesie), publié sur Litt'Orale, revue Méninge... Participe à divers projets autour de la poésie : lectures, spectacle de danse « À corps écrits »...

Estelle Sciortino

Née en Seine et Marne, j'ai choisi de vivre en Vendée où je m'épanouis. J'ai 40 ans et travaille en tant que médiatrice nature. J'ai toujours écrit sans chercher à apparaître quelque part. Mais aujourd'hui, partager les mots est une finalité. J'ai été publiée à de nombreuses reprises dans les revues Verso et Décharge, et j'ai obtenu le 1er prix de l'académie littéraire et poétique de Provence. Ce qui a marqué un tournant dans mon écriture, c'est une collaboration avec le slameur Kwal, en 2017. Depuis, je cherche à mettre mes textes en musique pour leur donner plus d'échos.

Anthony Sitruk

envisage d'abord de faire de sa première passion, le cinéma, son métier, puis se tourne finalement vers l'informatique et devient chef de projet dans un grand groupe aéronautique. Il publie son premier roman, Pornstar en 2013, plongée dans le milieu sordide du X parisien à travers le destin d'un acteur sur le retour. La Vie brève de Jan Palach, publié en 2018, qui explore un autre parcours singulier, celui d'un étudiant tchécoslovaque dont le sacrifice résonne encore aujourd'hui, est son deuxième roman.

Lise Paco

a commencé la narration à travers l'enregistrement sonore de ses propres textes. Elle aime expérimenter en posant sa voix sur des styles littéraires variés. Elle apprécie tous les langages artistiques, considérant la création comme la forme la plus aboutie de liberté dans la recherche de l'expression de soi et du monde. Elle est la créatrice de la revue sonore Litt'Orale.

Emmanuelle Rabu

vit complètement à l'Ouest, entre les alluvions charriées par la Loire et les laisses sur les plages, autour de l'estuaire. Ce sont ces matières-là, d'ailleurs, qui l'émerveillent et la font divaguer entre arts visuels et écriture. En mêlant réel, symbolique et imaginaire, elle tente ainsi d'exprimer son intime pour se relier à l'autre. Les revues littéraires Cabaret, Lichen, Méninge, Outlaw Poetry, Festival Permanent des Mots et maintenant Litt'Orale diffusent ses créations. Ses photo-poèmes et tableaux font également l'objet d'expositions.

Jean–Marc Sire

publie en 2013 sa première nouvelle dans Lanfeust Mag et depuis il fréquente régulièrement les sommaires d'anthologies ou de revues. Son univers est un joyeux mélange de science-fiction, d'histoires surréalistes, de fantasy déjantée et de carnets de voyage. En 2017, Il est lauréat du prix Alain le Bussy. Vous pouvez suivre ses publications sur son blog : http://the-wakwak-tree.overblog.com

Barbara Suie

Dramaturge et comédienne de formation, enseignante de théâtre et de langues, elle partage son temps entre pratique et transmission. Quadrilingue, elle se passionne particulièrement par les cheminements de la parole et de la voix. Dans son dernier travail vocal intitulé « Polin », accompagnée au piano par le virtuose Joseph Kapustka, elle recherche des sonorités et des mélodies oubliées des chants yiddish.

Michel Vautier

Né en 1951 à Mantes la Jolie.
Je vis et je peins en Provence.
http://www.michelvautier.fr

T2M

est l'association de deux artistes, qui par hybridation de leurs univers respectifs produisent une nouvelle œuvre artistique (dessins, peintures, estampes, photos, vidéos, livres illustrés et poésies). T2M réinterprète les motifs du temps et de la mémoire, du double et des mondes parallèles, du rêve et de la matière (d'où son patronyme issu de l'astrophysique). Non Lieu, au sommaire de ce recueil, est la première création de T2M, un entrelacs textuel élaboré à partir de fragments de courriels, racontant le désordre et la fragilité, le hasard et la distance, le rêve et la chair pris dans le filet de retrouvailles improbables.

Ce recueil est édité par Litt'Orale, revue littéraire et artistique en ligne qui place l'oralité au cœur de son projet.

Offrons une voix pour donner tout son volume à la création, ouvrons une nouvelle voie de promotion des sorties littéraires et des œuvres classiques. Pour que les mots résonnent en nous comme des images, que nos yeux s'émerveillent comme au pays d'Alice, partageons des émotions et des idées, prêtons l'oreille à l'imaginaire comme au réel.

Toutes les créations sonores de Litt'Orale sont ici :

https://litt-orale.com